

Rabais sur la danse! : Vitrail et Projet Vitrines

Katya Montaignac

L'Automne Gombrowicz
Numéro 115, 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/24861ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Montaignac, K. (2005). Rabais sur la danse! : Vitrail et Projet Vitrines. *Jeu*, (115), 166–171.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Rabais sur la danse !

Les temps sont durs pour la relève en danse contemporaine : il n'y a pas grand-monde dans les salles de spectacle, le Festival international de nouvelle danse a disparu et la Fondation Jean-Pierre Perreault a fermé ses portes. Alors si le public ne vient pas à la danse, c'est elle qui part à sa rencontre. Dans l'ombre du Festival Montréal en lumière, une soixantaine d'interprètes de la relève ont répondu à l'invitation des chorégraphes regroupés au sein de la 2^e Porte à Gauche¹ afin d'investir les vitrines du magasin Simons et d'offrir au quidam un rendez-vous insolite avec leur art. Les initiateurs du *Projet Vitrines* souhaitaient ainsi « sortir la danse de son milieu pour permettre à Monsieur-Madame Tout-le-monde de la découvrir et surtout de la voir² ».

Une capsule de rêve au cœur de l'activité citadine

Déjà en 1999 durant le Festival de théâtre des Amériques, les vitrines du magasin La Baie à Montréal avaient été étrangement habitées. Animée non pas d'une vie d'automate, électrique ou mécanique, du genre des ballerines en tutu qui tournent inlassablement sur leur socle pour Noël, mais d'une « réelle » vie humaine, la devanture du grand magasin avait fait office de véritable habitat urbain abritant pour l'occasion quatre hurluberlus australiens qui vécurent ainsi pendant quinze jours exposés au vu et au su de tous les passants, recréant en plein centre-ville un lien entre l'art et la vie³.

Vitrail

CHORÉGRAPHIE : EMMANUEL JOUTHE ; RÉPÉTITEUR ET CONSEILLER ARTISTIQUE : ROBERT MEILLEUR ; VIDÉO : MARTIN LEMIEUX ; LUMIÈRE : CAROLINE NADEAU ; MUSIQUE : LAURENT MASLÉ ; SCÉNOGRAPHIE : LOUIS-PHILIPPE ST-ARNAUD. INTERPRÈTES : CAROLINE COTTON, ÈVE LALONDE ET CLAUDIA PELOQUIN. PRODUCTION DE LA COMPAGNIE DANSE CARPE DIEM, PRÉSENTÉE DANS LA VITRINE DE L'OPTICIEN GEORGES LAOUN, RUE SAINT-DENIS À MONTRÉAL, LORS DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE NOUVELLE DANSE, DU 7 AU 11 OCTOBRE 2003.

Projet Vitrines

CHORÉGRAPHIES : MARIE-ÈVE ALBERT, MARIE BELAND, FRÉDÉRIK GRAVEL ET NORMAND MARCY ; INVITÉE SPÉCIALE : MARGIE GILLIS. INTERPRÈTES : UNE SOIXANTAINE DE DANSEURS DE LA RELÈVE. PRODUCTION DE LA 2^E PORTE À GAUCHE, PRÉSENTÉE DANS LES VITRINES DU MAGASIN SIMONS, RUE SAINTE-CATHERINE À MONTRÉAL, DU 15 AU 20 FÉVRIER 2005.

1. La 2^e Porte à Gauche regroupe cinq chorégraphes de la relève engagés pour la survie de leur art : Amélie Bédard-Gagnon, Marie Béland, Karine Cloutier, Frédérick Gravel et Pascale Levasseur. Leur mission consiste à rendre la danse contemporaine accessible au plus grand nombre, bien au-delà du cadre du public initié et averti, par l'organisation d'événements hétéroclites et ludiques qui tendent à sortir des lieux confinés et des sentiers battus.

2. Karine Cloutier, la 2^e Porte à Gauche, communiqué de presse du *Projet Vitrines*, février 2005.

3. *The Urban Dream Capsule*. Conception et mise en scène : Neil Thomas. Scénographie : Richard Jeziorny. Avec Andrew Morrish, Nick Papas, Neil Thomas et David Wells. Depuis sa création à Melbourne en 1996, cette performance-marathon a été présentée à Gant en 1998, à Londres (London International Festival of Theatre), dans les vitrines du magasin La Baie, rue Sainte-Catherine à Montréal, lors du Festival de théâtre des Amériques, en mai 1999, puis en Nouvelle-Zélande en 2000, à Chicago et en Irlande en 2001, à Sao Paulo en 2002 et à Singapour en juin 2004.



Projet Vitrines, présenté
rue Sainte-Catherine par la
2^e Porte à Gauche à l'hiver
2005. Sur la photo : Karine
Cloutier. Photo : Caroline
Bergeron.

Comme dans une expérience de télé-réalité, les quatre acteurs cohabitent dans ce décor étriqué de *soap opera* aux couleurs vives. Compagnons de cellule, ils vaquent à leurs occupations quotidiennes : « Ils mangent, dorment, téléphonent, s'entraînent, écrivent : ils vivent leur quotidien d'artistes et d'animateurs de foule à temps plein, branchés, câblés, équipés⁴. » L'un prépare un gâteau, utilisant par la même occasion une panoplie d'objets ménagers comme s'il effectuait une démonstration de bonimenteur pour vendre les produits du magasin. Au sein de cette cellule vitrée, un autre enfile des costumes devant un miroir et interroge, l'œil amusé, des voyeurs attroupés afin de trouver la chemise qui siéra le mieux à sa cravate multicolore. Un troisième singe les spectateurs médusés et se livre à des clowneries et pantomimes diverses. Quant au dernier, il se prélassé dans un lit. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, le passant peut suivre les péripéties de ces performeurs, jusque dans leur sommeil, soit sur place, soit par l'intermédiaire d'une webcaméra. Parfois, cette microsociété se réunit pour fêter un anniversaire, régler un pas de danse, entamer une chorégraphie qui se déplace sur toute la longueur des vitrines en embarquant les spectateurs avec eux, ébaucher une valse ou organiser une course poursuite dans l'exiguïté de l'espace.

Ce « spectacle »-marathon confronte les interprètes aux limites de leur art : peut-on être en représentation permanente ? Quand cesse la représentation ? Où sont les

4. Dossier de presse, FTA, mai 1999.

limites de l'individu? En effet, ils s'exposent entièrement, s'exhibant dans une pseudo-vie privée, parodiant ainsi les menus gestes quotidiens de tout un chacun, mais abandonnant et sacrifiant, pour un temps, la leur, la « vraie », au profit d'une expérience scénique unique. Cet événement représente un défi considérable, un don de soi entier qui nécessite une concentration en perpétuel éveil, prêt à improviser à tout moment, et qui implique donc de demeurer constamment dans la sphère du jeu et de la représentation.

La danse *in vitro*

Le cadre transparent de la vitrine propose une relation particulière avec le public, non seulement un rapport propice à la contemplation oisive, mais également une certaine démocratisation du travail du danseur ainsi accessible à tous. En septembre 2003, Emmanuel Jouthe avait lui aussi occupé l'espace d'une vitrine dans le cadre du FIND. Et comme pour mieux interpeller l'œil du spectateur, la vitrine choisie fut celle d'un opticien : le mécène des arts Georges Laoun, rue Saint-Denis à Montréal.



The Urban Dream Capsule, présenté dans les vitrines du magasin La Baie, au centre-ville de Montréal, lors du FTA 1999. Photo : Suzanne Langevin.

Emmanuel Jouthe y présentait *Vitrail*, le premier volet d'un diptyque consacré à la notion de temps⁵. Comme la chorégraphie était présentée durant de longues plages temporelles, le passant pouvait s'arrêter le temps qu'il désirait avant de reprendre son chemin : « J'ai voulu tenter une expérience où, pour une fois, le spectateur ne se trouvait pas circonscrit dans un espace et un temps donnés pour assister à un spectacle selon les directives du chorégraphe. [...] La personne qui passait dans la rue avait la liberté de consommer ce spectacle dans le temps qu'il voulait. C'est exactement l'inverse de ce qui se passe en salle⁶. » En s'offrant ainsi à l'œil du quidam, le chorégraphe tente de « rejoindre l'humain à son insu⁷ ». Intégrant d'habitude le geste quotidien sur scène, Emmanuel Jouthe réalisait cette fois-ci un processus inverse en quittant l'aire de spectacle traditionnellement cloisonnée pour installer sa danse au cœur même de l'activité citadine.

Si la danse contemporaine déplore un manque de public, c'est surtout qu'elle est peu diffusée ou alors trop hermétique : « Il est malheureusement difficile de produire de la danse et de la montrer autrement qu'en occasionnant d'importantes dépenses. Les studios, les théâtres, le temps de répétition, tout cela est dispendieux, et ce qui est le

5. La deuxième partie, *Æternam*, produite par Danse-Cité, fut programmée à l'Espace Libre en octobre 2004. Voir le compte rendu de Guylaine Massoutre dans ce numéro.

6. Propos d'Emmanuel Jouthe tirés d'un article d'Aline Apostolska, « Que faites-vous de vos dimanches ? », *La Presse*, lundi 4 octobre 2004.

7. Emmanuel Jouthe, dossier de presse de la compagnie Danse Carpe Diem, FIND 2003.

plus triste est que très peu de gens auront ensuite accès au produit fini. On pourrait dire que cet art est inaccessible, on pourrait aussi dire qu'on ne peut pas prendre conscience de son existence dans le bruit de l'industrie du spectacle, de la musique et de la télé⁸. » La danse hors les murs présente à ce titre un moyen de (ré)insérer la danse dans la vie quotidienne.

Danseurs bradés : *Projet Vitrines*

Cet hiver, les danseurs sont ainsi allés au devant du public en envahissant les vitrines du magasin Simons comme des grévistes occupent les lieux publics : pour sensibiliser la population à leur cause. Pour cet événement, Frédéric Gravel a imaginé un grand relais intitulé *la Grande Braderie*. Ce téléthon chorégraphique réalisé en faveur de la



Chorégraphie d'Emmanuel Jouthe, présentée dans les vitrines du magasin J. Schreter, boulevard Saint-Laurent, à l'occasion de la Journée internationale de la danse le 30 avril 2005. Sur la photo : Ève Lalonde et Maya Ostrofsky. Photo : Serge Langlois.

danse est interprété en boucle par une vingtaine d'interprètes mobilisés pour l'occasion. Les danseurs défilent tour à tour et inscrivent leur identité sur un petit tableau, comme s'ils pointaient à l'usine. Tels les vêtements exposés en vitrine, leurs tee-shirts colorés annoncent l'arrivée du printemps bien que de gros flocons tombent encore à l'extérieur. Un dandinement imperceptible gagne progressivement les corps, clamant

8. Frédéric Gravel, « Le pourquoi du *Projet Vitrines* », site Internet de la 2^e Porte à Gauche, février 2005.

avec frénésie leur irréprensible envie de danser. Malgré l'hiver et le froid, malgré leurs conditions de travail et de vie souvent précaires, ils continuent de danser envers et contre tous, même mal payés, même devant un public indifférent. Mannequins mobiles, ils arpentent leur étroit coin de vitrine et amusent le curieux de l'autre côté de la vitre. Ils marchent de long en large, suivant et accompagnant les passants sur quelques mètres. Ils prennent parfois des positions immobiles, puis, tout à coup, le mouvement éclate, effrayant au passage quelques badauds ahuris.

Avec *In vitro: le making of*, Marie Béland propose pour sa part le chantier d'une création chorégraphique en exposant le travail du danseur en studio à travers l'apprentissage en direct de solos et de duos : une fenêtre ouverte sur le danseur en répétition. Amélie Bédard-Gagnon et Karine Cloutier ont quant à elles commandé à Normand Marcy et Marie-Ève Albert de courtes chorégraphies en leur imposant la dimension des vitrines ainsi qu'un temps restreint de création. De plus, des séances d'improvisation proposent l'espace de la vitrine comme aire de jeu. Malgré les tentatives de rencontre, les sourires, les grimaces et autres clins d'œil des danseurs, il fait froid dehors et le chaland semble pressé. Exposés à la vue de tous, les interprètes offrent gratuitement la danse au passant. Ironie du sort, juste en face, des danseuses nues s'exhibent dans l'obscurité pour une poignée de dollars.

Cette étonnante exposition des corps qui s'offrent sans fard à la merci de l'indifférence ambiante de la rue interpelle le regard du spectateur d'une manière troublante.

Chorégraphie de Marie Béland, présentée dans la vitrine de la designer Hélène Barbeau, boulevard Saint-Laurent, à l'occasion de la Journée internationale de la danse le 30 avril 2005. Sur la photo : Marilyne St-Sauveur et Amélie Bédard-Gagnon. Photo : Serge Langlois.





Les Sœurs Schmutt, dans les vitrines de la Fripérie St-Laurent, à l'occasion de la Journée internationale de la danse le 30 avril 2005. Photo : Serge Langlois.

Mis en vitrines telles des bêtes de foire littéralement livrées en pâture à la curiosité du badaud, ces danseurs tentent de tisser de nouvelles relations avec le public. Ils invitent à adopter un autre regard sur leur art, loin du rapport économique sur lequel se fonde l'industrie du spectacle noyée dans la surabondance des produits culturels.

Cette idée d'exposer la danse en vitrine a d'ailleurs été reprise par le Regroupement québécois de la danse le 30 avril 2005 à l'occasion de la Journée internationale de la danse afin de sensibiliser la foule à travers une série de « danses invisibles » disséminées dans divers lieux publics sur le boulevard Saint-Laurent : non seulement dans des vitrines de magasins, mais aussi dans des cafés et dans des bars. De manière imperceptible, une personne danse au milieu de l'activité urbaine. Ces initiatives ne sont pas sans rappeler les investigations des danseurs postmodernes américains tels que Trisha Brown qui investissaient dans les années 70 la rue, les façades et les toits des édifices new-yorkais afin de sortir la danse du lieu théâtral où elle était traditionnellement confinée. À cette époque, ces initiatives participaient avant tout d'un engagement politique et social fortement marqué par le mouvement hippie, le féminisme ou encore la lutte contre la discrimination raciale. Ces interventions dans la ville tendaient à « rapprocher l'art de la vie à travers des expériences dans des lieux diversifiés⁹ ». Désormais, de telles initiatives s'inscrivent dans un tout autre contexte et témoignent avant tout d'un sentiment d'urgence. On assiste, en effet, à un mouvement contraire à la démocratisation culturelle. Il ne s'agit plus pour le public d'accéder à la culture, mais aux artistes d'atteindre le spectateur au cœur même de son quotidien. **J**

9. Isabelle Ginot, « La rupture postmoderne », dans *la Danse au XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1998.